

Voyage au bout de l'enfer *À l'origine d'un cri* de Robin Aubert

André Roy

Numéro 149, octobre–novembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2010). Compte rendu de [Voyage au bout de l'enfer / *À l'origine d'un cri* de Robin Aubert]. *24 images*, (149), 72–72.

Voyage au bout de l'enfer

par André Roy



© TVA Films

Plutôt que de relancer la thématique de ses deux précédents films, *À quelle heure le train pour nulle part* (de 2009, offert avec le présent numéro de la revue) et *Saints-Martyrs-des-Damnés* (de 2005), qui privilégiaient une vision à la fois mystique et mystérieuse du monde, le troisième long métrage de Robin Aubert rejoint par ses personnages et ses lieux le réalisme de son court métrage de 2000, *Lila*, histoire de gars plus ou moins délinquants qui rêvaient de fuir l'ennui de leur bled. Une violence sourde parcourait le film, drainée par l'insatisfaction et la rage de jeunes déclassés partant sur la route, mais ne réussissant pas à aller au bout de leur rêve de fuite. On pourrait dire qu'*À l'origine d'un cri* prend sa source dans cet opus : mêmes personnages inadaptés, même balade dans le désespoir. La violence y est toutefois plus concrète et le spectre des personnages plus large, couvrant trois générations : un grand-père, un père et un fils. Et c'est encore un film sur des hommes qui tentent de sauver davantage leur âme que leur peau.

On se tape dessus, on vocifère, on s'engueule. On boit, on crache, on saigne. La caméra est au centre de tourments, de déchaînements, de colères d'êtres inassouvis, qui ont des comptes à régler avec leur

passé. Robin Aubert se place au centre du cyclone d'un monde aux rapports familiaux et sociaux intenable, où tous « sont en maudit » et ont « de quoi sur le cœur ». Les hommes sont des êtres hallucinés dans leur quête de la vérité : leur présent est redevable d'un passé aux affects meurtrissant les chairs et les esprits. Le fils a subi des abus enfant et il se vengera; le père s'est remarié à une jeune femme, qui vient tout juste de mourir; il y a le grand-père, qui n'a jamais accepté les frasques de sa famille et le fait que personne n'ait repris son débit de boisson. Le jeune homme décide de prendre la route avec son grand-père afin de retrouver son père qui s'est enfui avec le corps de son épouse défunte. Ce voyage pousse les trois hommes à l'affrontement. Ils s'expriment de façon souvent fruste (les poings sont plus importants que la parole). Ils sont mus par des fautes, des secrets, des forces obscures, qui se dévoileront petit à petit. Pour cela, Aubert les traque dans des moments où la culpabilité, la vengeance et l'expiation se révèlent. Ils sont dans un cheminement : la route est pour eux une catharsis menant à un apaisement, voire à une rédemption. Le cinéaste pousse très loin cette méthode de révélation par laquelle les émotions s'extériorisent dans une surenchère violente.

Son traitement est parfois lourd, surligné, psychologisant; plusieurs scènes, par exemple, se recourent et se redoublent (celles dans les bars se terminent presque toutes par des pugilats). La logique du récit n'est pas non plus évidente; ainsi en est-il de la scène inaugurale où est évoquée l'agression sexuelle du fils, mais cette remémoration n'est pas l'élément déclencheur du récit.

Ce road movie se révèle avant tout un voyage dans l'enfer des haines et des insatisfactions; s'en échapperont, heureusement, quelques éclairs de tendresse et de compassion. La réalité y est avant tout désignée comme intolérable; les personnages semblent en être affectés depuis toujours. Dans le brassage des émotions qu'ils vivent, aucun répit ne nous est donné. On est ainsi continuellement plongé dans une fiction mortifère, qui tient de la confession, ici délivrée dans une mise en scène nerveuse et crispée et par des acteurs (Michel Barrette, Patrick Hivon, Jean Lapointe) à la présence forte, sachant rendre palpable la vérité souffrante de leur personnage. ■

Québec, 2010. Scé. et ré. : Robin Aubert. Mont. : Carina Baccanale. Son : Stéphane Houle. Mus. : Yves Desrosiers. Int. : Jean Lapointe, Michel Barrette, Patrick Hivon, Véronique Beaudet, Louise Latraverse. 115 minutes. Dist. : TVA.